

Cher lecteur,

Enfant, j'appréhendais le monde grâce aux livres. Je lisais avec avidité aussi bien des livres pour enfants que les James Bond de Ian Flemming, et dévorais les grands classiques comme les contes populaires. Les livres et leurs histoires me permettaient de comprendre le monde dans lequel j'évoluais. Et, d'une certaine manière, ils me le permettent aujourd'hui encore. Depuis, j'ai évidemment souffert, eu des peines et des joies, déploré la perte d'êtres chers, rencontré l'amour, puis connu le désamour... Mais je continue de me référer aux livres pour rendre le monde plus intelligible, pour me rassurer, pour me prouver aussi que mes expériences, bien qu'unique à mes yeux, sont en fait partagées par tous. J'ai appris auprès des romanciers, poètes et dramaturges que ce qui peut sembler insurmontable est parfois surmontable. Et que, même lorsque tout espoir semble perdu, il y a toujours une raison de croire. Certains, car je l'ai lu, ont en effet entraperçu la lumière alors qu'ils traversaient de sombres périodes.

J'écris désormais, et je suppose que c'est pour essayer de transcrire mes expériences, partager ma vision du monde et susciter un écho chez mes lecteurs. J'ai écrit huit livres : sept romans et un recueil de nouvelles fantastiques. Chacun de ces textes a été une pierre supplémentaire à l'élaboration de ce *Livre des choses perdues*. Pour l'écrire, j'ai exploré mon enfance et puisé dans les

souvenirs du garçon que je fus, car mon but était d'écrire un livre sur les livres, une histoire sur les histoires et leurs pouvoirs à changer nos existences, à former les adultes que nous deviendrons. Il s'agit donc, comme le titre le suggère, d'un livre à propos du sentiment de perte, une histoire sur le passage parfois pénible de l'enfance à l'âge adulte, et sur tout ce qui disparaît en un instant. Mais c'est également un roman empli d'espoir, qui suggère, finalement, qu'il vaut mieux vivre qu'abandonner, qu'il vaut mieux expérimenter et souffrir que risquer de ne pas découvrir la beauté et la joie que ce monde a à nous offrir.

J'espère sincèrement que vous aimerez ce roman et que, si, comme moi, les livres vous ont construit, vous vous retrouverez dans ces pages. Car je crois que, tout comme il y a dans chaque enfant un adulte en devenir, il y a dans chaque adulte l'enfant qu'il fut.

John Connolly

Les éditions de l'Archipel ont le plaisir de
vous offrir dans leur intégralité trois chapitres
du nouveau roman de John Connolly

LE LIVRE DES CHOSSES PERDUES

à paraître le 13 octobre 2009



Ce livre a été publié sous le titre
The Book of Lost Things
par Hodder & Stoughton, Londres, 2006.

www.editionsarchipel.com

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et
être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions de l'Archipel,
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada,
à Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

ISBN 978-2-8098-0154-5 (version jeunesse)

ISBN 978-2-8098-0143-9 (version adulte)

Copyright © John Connolly, 2006.

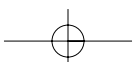
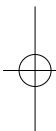
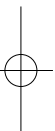
Copyright © L'Archipel, 2009, pour la traduction française.

JOHN CONNOLLY

LE LIVRE DES
CHOSSES PERDUES

*traduit de l'anglais (Irlande)
par Pierre Brévignon*

l'Archipel



I

OÙ IL EST QUESTION DE CE QUE L'ON TROUVE
ET DE CE QUE L'ON PERD

Il était une fois – car c’est ainsi que toutes les histoires devraient débiter – un petit garçon qui avait perdu sa mère.

À vrai dire, il avait commencé à la perdre voilà bien longtemps. La maladie qui la rongait était une chose terrifiante et sournoise, un mal qui la dévorait de l’intérieur, consommant à petit feu sa lumière de sorte qu’au fil des jours ses yeux perdaient un peu de leur éclat et sa peau devenait un peu plus pâle.

À mesure que sa mère lui était enlevée, morceau par morceau, le garçon devenait de plus en plus inquiet à l’idée de la perdre complètement. Il voulait qu’elle reste. Il n’avait ni frère ni sœur et, s’il aimait son père, il ne serait pas exagéré de dire qu’il aimait sa mère davantage encore. La perspective d’une vie sans elle lui était insoutenable.

Le garçon, qui se prénomma David, faisait tout ce qu’il pouvait pour que sa mère reste en vie. Il priait. Il s’efforçait d’être gentil afin qu’elle ne soit pas punie pour les erreurs qu’il aurait pu commettre. Il se déplaçait dans la maison en faisant le moins de bruit possible et baissait toujours la voix quand il jouait à la guerre avec ses petits soldats. Il mit au point des rituels et tenta de s’y tenir scrupuleusement car il pensait que le destin de sa mère était, en partie, lié aux actions

qu'il accomplissait. Il sortait toujours de son lit en posant d'abord le pied gauche, puis le droit. Il comptait toujours jusqu'à vingt quand il se brossait les dents et il posait toujours sa brosse dès qu'il avait fini de compter. Il touchait toujours les robinets de la salle de bains et les poignées de porte un certain nombre de fois. Les chiffres impairs étaient mauvais et les chiffres pairs très favorables, en particulier le 2, le 4 et le 8. Il se méfiait du 6 car 6 c'est 2×3 et 3 apparaît dans le nombre 13, et 13 est le plus mauvais de tous les nombres.

S'il se cognait la tête quelque part, il la cognait toujours une seconde fois pour respecter les chiffres pairs. Parfois, il était obligé de la cogner encore et encore car elle semblait rebondir contre le mur, ou bien ses cheveux le gênaient et il s'embrouillait dans ses comptes. Bientôt, son crâne était tout endolori et David se sentait pris de vertiges et de nausées. Pendant toute une année, au pire moment de la maladie de sa mère, il transporta chaque matin de sa chambre à la cuisine les mêmes objets, qu'il rapportait chaque soir dans sa chambre : un petit recueil de contes choisis des frères Grimm et un exemplaire corné du magazine *The Magnet*. Le matin, il disposait soigneusement les livres, bord contre bord, sur sa chaise dans la cuisine, et les plaçait de la même façon le soir sur un coin du tapis de sa chambre. De cette façon, David contribuait à la survie de sa mère.

Tous les jours, après l'école, il venait s'asseoir à son chevet et, si elle en avait la force, parlait un peu avec elle. Sinon, il se contentait de la regarder dormir, comptant chacune de ses respirations sifflantes et laborieuses, la conjurant de rester avec lui. Souvent, David apportait un livre et, si sa mère était éveillée et que sa tête ne la faisait pas trop souffrir, elle lui demandait de lui lire un passage. Elle avait des livres à elle – des romans sentimentaux, des romans à énigme et d'épais volumes habillés de noir aux pages couvertes de lettres minuscules – mais elle préférait que David choisisse des histoires bien plus anciennes : des mythes, des légendes et des contes

de fées, des histoires de quêtes et de châteaux dans lesquelles de dangereux animaux sont doués de la parole. David acceptait volontiers. Même si, à douze ans, il n'était plus vraiment un enfant, il éprouvait toujours une certaine tendresse pour ces contes, et plus encore depuis que sa mère semblait apprécier de les entendre lus par lui.

Avant de tomber malade, la mère de David lui répétait souvent que les histoires étaient vivantes. Pas vivantes comme peuvent l'être les gens, ou même les chiens ou les chats. Les gens sont vivants, qu'on les remarque ou pas ; les chiens ont tendance à nous rappeler qu'ils sont vivants chaque fois qu'ils estiment qu'on ne fait pas assez attention à eux ; quant aux chats, ils excellent dans l'art d'ignorer les gens quand ça les arrange, mais c'est une autre histoire... Les histoires sont différentes : elles se mettent à vivre dès qu'on les raconte. Sans une bouche humaine pour les lire à haute voix ou une paire d'yeux écarquillés sous les draps, les parcourant à la lumière d'une lampe de poche, elles n'ont aucune existence réelle dans notre monde. Elles sont comme des graines dans un bec d'oiseau attendant de tomber en terre, ou comme les notes d'une chanson sur du papier réglé se languissant de rencontrer l'instrument qui donnera naissance à leur musique. Elles restent endormies, dans l'espoir de se réveiller un jour. Mais quand quelqu'un se met à les lire, elles commencent à se transformer. Elles s'enracinent dans l'imagination du lecteur et peuvent le métamorphoser. Les histoires *veulent* être lues, disait la mère de David dans un murmure. Elles en ont besoin. C'est pour cette raison qu'elles quittent leur monde pour se frayer un chemin jusqu'au nôtre. Elles veulent qu'on leur donne la vie.

Ainsi parlait la mère de David avant que la maladie ne s'empare d'elle. Souvent, tandis qu'elle discutait avec son fils, elle tenait un livre dont elle parcourait la couverture du bout des doigts, avec amour, tout comme il lui arrivait de caresser le visage de David ou celui de son mari quand ils venaient de

dire ou de faire quelque chose qui lui rappelait combien elle les aimait. En entendant la voix de sa mère, David avait l'impression d'écouter un chant qui révélait constamment de nouvelles modulations, des subtilités inédites. Quand il fut plus âgé et que la musique devint plus importante pour lui (mais jamais autant que les livres), il se fit la réflexion que la voix de sa mère s'apparentait moins à un chant qu'à une symphonie, capable de variations infinies sur des thèmes familiers et de mélodies changeant au gré de ses humeurs et de ses fantaisies.

Au fil des ans, la lecture devint une expérience plus solitaire pour David, jusqu'à ce que la maladie de sa mère les renvoie tous les deux à sa petite enfance, cette fois en inversant les rôles. Avant cela, il aimait la rejoindre en silence dans la pièce où elle lisait. En entrant, il la saluait d'un sourire (auquel sa mère répondait toujours par un sourire), puis venait s'asseoir près d'elle et se plongeait dans la lecture d'un de ses livres. Ainsi, tout en étant l'un et l'autre emportés dans un monde différent, ils partageaient le même espace et le même temps. Et David était capable de deviner, en regardant le visage de sa mère, si le récit qu'elle lisait dans son livre vivait en elle, et elle en lui. Alors, il se rappelait tout ce qu'elle lui avait raconté sur les histoires et les légendes, et le pouvoir qu'elles exercent sur nous, et le pouvoir que nous exerçons sur elle.



David n'oublierait jamais le jour de la mort de sa mère. Il était à l'école, en train d'apprendre – ou plutôt de ne pas apprendre – la méthode pour analyser un poème. Son esprit était rempli de dactyles, de pentamètres et d'autres noms semblables à ceux d'étranges dinosaures peuplant des contrées préhistoriques disparues. Le directeur de l'école ouvrit la porte de la classe et s'approcha du professeur d'anglais,

M. Benjamin – Big Ben, comme l’avaient surnommé ses élèves en référence à sa taille et à sa manie de sortir sa vieille montre-gousset des plis de son gilet pour annoncer, d’une voix grave et affligée, le lent passage du temps à son auditoire indiscipliné. Le directeur chuchota quelque chose à l’oreille de M. Benjamin, et M. Benjamin acquiesça avec solennité. Quand il se retourna vers ses élèves, il croisa le regard de David et se mit à parler d’une voix plus douce qu’à l’ordinaire. Il appela David et lui annonça qu’il était dispensé de cours. Il devait prendre ses affaires et suivre le directeur. David comprit ce qui s’était passé. Il comprit bien avant que le directeur l’accompagne à l’infirmierie de l’école. Il comprit bien avant que l’infirmière lui tende une tasse de thé. Il comprit bien avant que le directeur avance vers lui et, malgré la sévérité de sa posture, s’efforce d’être gentil avec ce jeune garçon frappé par le destin. Il comprit bien avant que la tasse touche ses lèvres et que les paroles soient prononcées et que le thé lui brûle la langue, lui rappelant qu’il était encore en vie alors que sa mère, elle, était perdue à jamais.

Ainsi, même les rituels incessamment répétés n’avaient pas suffi à la sauver. Plus tard, David se demanda s’il avait commis des erreurs en les accomplissant. Avait-il mal compté ce matin-là ? Existait-il un nouveau rituel qui, ajouté aux autres, aurait pu tout changer ? Ça n’avait plus d’importance à présent. Sa mère n’était plus là. Il aurait dû rester à la maison. Il se faisait toujours du souci pour elle quand il était à l’école car, loin d’elle, il ne pouvait plus exercer de contrôle sur son existence. Les rituels ne marchaient plus à l’école. Ils étaient plus difficiles à respecter car l’école imposait ses propres règles et ses propres rituels. David avait bien essayé de les accomplir en remplacement des siens, mais ils étaient trop différents. Et maintenant, sa mère avait payé le prix de cette erreur.

C’est seulement à cet instant que David, honteux de son échec, se mit à pleurer.



Les jours qui suivirent furent une succession confuse de voisins et de parents, de grands hommes bizarres qui lui frottaient les cheveux ou lui glissaient un shilling dans la main et de grosses femmes en robes sombres qui serraient David contre leur poitrine, submergeant ses sens de relents de parfum et de naphthaline. Il put rester tard, le soir, tapi dans un coin du salon pendant que les adultes échangeaient des anecdotes sur une mère qu'il n'avait jamais connue – une créature étrange qui avait, semblait-il, une histoire totalement distincte de celle de David. Une petite fille qui n'avait pas pleuré à la mort de sa sœur aînée car elle refusait de croire qu'un être si cher à son cœur puisse disparaître et ne jamais revenir ; une gamine qui avait fugué pendant toute une journée parce que son père, agacé par une bêtise insignifiante qu'elle avait commise, l'avait menacée de l'abandonner à des gitans ; une belle jeune femme vêtue d'une robe écarlate que le père de David avait ravie au nez et à la barbe d'un autre homme ; une apparition immaculée le jour de son mariage, qui s'était piqué le doigt à l'épine d'une rose et avait laissé la tache rouge bien en vue sur sa robe blanche.

Quand enfin David s'endormit, il rêva qu'il faisait partie de ces récits, qu'il participait à chaque épisode de la vie de sa mère. Ce n'était plus un enfant écoutant les contes d'un temps révolu. C'était le témoin de toutes ces histoires.



David vit sa mère pour la dernière fois dans le salon mortuaire, juste avant que son cercueil soit refermé. Elle paraissait différente et pourtant pareille à elle-même. Elle ressemblait davantage à la mère qu'elle avait été avant de tomber malade. Elle était maquillée, comme quand elle allait à la

messe le dimanche ou qu'elle sortait avec David et son père au restaurant ou au cinéma. Elle portait sa robe bleue préférée, ses mains étaient jointes sur sa poitrine. Un chapelet entourait ses doigts mais toutes ses bagues avaient été retirées. Ses lèvres étaient livides. David s'approcha d'elle et posa les doigts sur ses mains. Sa peau était froide et moite.

Son père approcha à son tour. Il ne restait plus qu'eux trois dans le salon, tous les autres attendaient dehors. Il y avait aussi une voiture qui devait emmener David et son père à l'église. Une grosse voiture noire. Le chauffeur portait une casquette et ne souriait jamais.

— Tu peux embrasser ta mère pour lui dire au revoir, fiston.

David regarda son père. Ses yeux étaient embués et cernés de rouge. Il avait pleuré le premier jour, quand il avait serré David dans ses bras et lui avait promis que tout se passerait bien. Mais il n'avait plus pleuré, depuis. David vit une grosse larme se former et glisser lentement, presque à contrecœur, sur la joue de son père. Il se retourna vers sa mère, se pencha dans le cercueil et embrassa son visage. Elle dégageait une odeur chimique et autre chose encore, à quoi David préférait ne pas penser mais qu'il sentait sur ses lèvres.

— Au revoir, maman, murmura-t-il.

Ses yeux le piquaient. Il aurait voulu faire quelque chose mais il ne savait pas quoi.

Il sentit la main de son père posée sur son épaule. Puis son père se baissa à son tour et embrassa doucement sa mère sur la bouche. Il pressa son visage tout contre elle et murmura des paroles que David ne put entendre. Puis ils la laissèrent et, quand le cercueil apparut à nouveau, transporté par le croque-mort et ses assistants, il était fermé. Le seul témoignage de ce qu'il contenait était la petite plaque en métal fixée au-dessus de son couvercle, sur laquelle étaient inscrits le nom et les dates de naissance et de mort de sa mère.

Ce soir-là, ils la laissèrent seule dans l'église. S'il avait pu, David serait resté avec elle. Il se demanda si elle se sentait seule, si elle savait où elle se trouvait, si elle était déjà au paradis ou s'il fallait attendre que le prêtre ait prononcé son sermon et que le cercueil soit descendu en terre. David n'aimait pas se dire qu'elle était toute seule là-bas, prisonnière de quatre planches en bois fermées par des clous et du métal, mais il ne pouvait pas en parler à son père. Son père n'aurait pas compris, et de toute façon cela n'aurait rien changé. Comme David ne pouvait pas retourner seul à l'église, il monta dans sa chambre et essaya d'imaginer ce que sa mère ressentait. Il tira les rideaux et ferma sa porte pour se retrouver dans le lieu le plus obscur possible, puis il se glissa sous son lit.

Le lit, placé dans un coin de la chambre, était assez bas et l'espace en dessous très étroit. David rampa jusqu'à ce que sa main gauche touche le mur, puis ferma les yeux de toutes ses forces et resta parfaitement immobile. Après un moment, il voulut lever la tête, mais elle heurta durement le sommier. Il tenta de repousser les lattes mais elles étaient clouées au cadre. Il essaya de soulever le lit mais il était bien trop lourd. David sentit l'odeur de la poussière et de son pot de chambre. Il commença à tousser. Ses yeux s'emplirent de larmes. Il décida qu'il était temps de sortir de sous le lit, mais il avait été plus facile de s'y faufiler que de s'en extraire. Il éternua, et sa tête cogna à nouveau les lattes du sommier. La panique s'empara de David. Ses pieds nus piétinèrent le sol à la recherche d'un point d'appui. Il tendit les mains et, agrippant les lattes, entreprit de gagner le bord du lit. Enfin il réussit à sortir. Il se releva et, le souffle court, s'adossa contre le mur.

C'était donc cela, la mort : se retrouver pris au piège dans un espace étroit, bloqué pour l'éternité sous un poids écrasant.



Sa mère fut enterrée un matin de janvier. La terre était dure, toutes les personnes qui assistaient aux funérailles portaient des gants et des pardessus. Quand le cercueil fut descendu dans la fosse, il paraissait trop petit. Quand elle était en vie, la mère de David lui avait toujours paru très grande. La mort l'avait rapetissée.



Dans les semaines qui suivirent, David essaya de s'immerger complètement dans les livres car les souvenirs qu'il avait de sa mère étaient inextricablement liés aux livres et à la lecture. Il reçut les ouvrages appartenant à sa mère – du moins ceux qui étaient considérés comme « convenables » – et il se retrouva à lire des romans qu'il ne comprenait pas et des poèmes qui ne rimaient pas vraiment. Parfois, il interrogeait son père sur certains textes mais ce dernier ne semblait guère intéressé par les livres. Quand il était à la maison, il passait son temps plongé dans la lecture du journal en tirant sur sa pipe, et de petits nuages gris montaient d'entre les pages comme des signaux de fumée envoyés par des Indiens. Il était obnubilé par les soubresauts du monde moderne – plus encore depuis que les armées d'Hitler envahissaient l'Europe et que se précisaient les menaces d'une agression contre l'Angleterre. La mère de David lui avait un jour expliqué qu'à une époque son père lisait beaucoup de livres mais qu'il avait peu à peu perdu l'habitude de se laisser emporter par les histoires. Désormais, il préférait les journaux et leurs longues colonnes de lettres péniblement disposées à la main, l'une après l'autre, pour créer quelque chose qui aurait perdu toute réalité au moment où le journal serait distribué en kiosque, rempli de nouvelles déjà anciennes et fanées qui

seraient bientôt remplacées par les événements du monde à venir.

Les histoires dans les livres *détestent* les histoires dans les journaux, disait la mère de David. Les nouvelles des journaux sont comme des poissons qui viennent d'être pêchés : elles sont intéressantes tant qu'elles sont fraîches, c'est-à-dire jamais très longtemps. Elles sont tapageuses et insistantes, comme ces vendeurs à la criée de l'édition du soir, alors que les histoires – les vraies histoires, dûment inventées – ressemblent à des bibliothécaires sévères mais serviables officiant dans des salles de lecture aux étagères bien garnies. Les histoires des journaux sont aussi volatiles que la fumée, aussi périssables que des éphémères. Elles ne s'enracinent nulle part, ce sont de mauvaises herbes proliférant sur le sol, cachant le soleil à des contes autrement plus dignes d'intérêt. L'esprit du père de David était le lieu d'un combat incessant entre des voix criardes qui se taisaient dès qu'il prêtait attention à l'une d'elles, silence qui donnait bien vite lieu à un nouveau vacarme. Voilà ce que la mère de David expliquait à son fils avec un sourire pendant que son père mordillait sa pipe d'un air renfrogné, conscient qu'ils étaient en train de parler de lui mais refusant de leur donner le plaisir de savoir qu'ils l'agaçaient.

Ce fut donc à David que revint la tâche de sauver les livres de sa mère, et il les ajouta à tous ceux qu'elle avait achetés en pensant à lui. Il y avait là des légendes peuplées de chevaliers, de soldats, de dragons et de monstres marins, mais aussi des récits populaires et des contes de fées. Telles étaient les histoires que la mère de David avait adorées durant son enfance et que David lui avait lues tandis que la maladie étendait peu à peu son emprise sur elle, réduisant sa voix à un murmure et sa respiration à un crissement de papier de verre sur du bois pourri – jusqu'à ce que l'effort soit trop insurmontable et qu'elle cesse tout à fait de respirer. Après sa mort, David s'évertua à éviter ces vieilles histoires car

elles étaient trop intimement liées à sa mère pour qu'il prenne plaisir à les lire. Mais elles ne se laissèrent pas si facilement rejeter ; elles se mirent à appeler David. Elles semblaient reconnaître quelque chose en lui – du moins est-ce l'impression qu'il avait –, quelque chose d'étrange et de prometteur. Il commença à les entendre parler ; d'abord tout doucement, puis de plus en plus fort. Elles exerçaient sur lui une fascination irrésistible.

Ces histoires étaient très anciennes, aussi anciennes que les hommes, et c'est à leur richesse qu'elles devaient d'avoir traversé le temps. C'étaient des contes dont l'écho se prolongeait dans l'esprit bien après que les livres avaient été refermés. Ils offraient à la fois une échappatoire au réel et une version alternative du réel. Ces récits étaient si vieux et si étranges qu'ils avaient fini par accéder à une existence indépendante des pages qu'ils occupaient. L'univers des histoires anciennes existait parallèlement au nôtre, avait un jour expliqué la mère de David, mais parfois la frontière était si mince et fragile que les deux univers finissaient par se confondre...

C'est alors que les ennuis commencèrent.

C'est alors que les problèmes survinrent.

C'est alors que l'Homme Biscornu apparut à David.

V

OÙ IL EST QUESTION DES INTRUS
ET DES MÉTAMORPHOSES

L'Homme Biscornu finit par entrer dans le monde de David au début du mois de septembre.

L'été avait semblé chargé de tension. Le père de David passait plus de temps sur son lieu de travail qu'à la maison, allant jusqu'à dormir sur place deux ou trois nuits d'affilée. Le plus souvent, de toute façon, rentrer le soir se révélait trop ardu : tous les panneaux indicateurs avaient été retirés pour désorienter les Allemands en cas d'invasion, et même de jour le père de David s'était perdu à plusieurs reprises sur le chemin du retour. S'il s'était risqué à conduire de nuit, tous phares éteints, qui sait où il aurait pu atterrir ?

Rose, pour sa part, se débattait avec la maternité. David se demanda si sa mère avait elle aussi éprouvé autant de tracasseries, s'il avait été un bébé aussi difficile que Georgie. Il espérait que non. La situation la rendait si nerveuse que sa tolérance envers David et son humeur se dégradait chaque jour davantage. Ils ne se parlaient presque plus désormais et David se rendait compte que la patience de son père envers lui comme envers Rose avait presque atteint sa limite. La veille au soir, pendant le dîner, Rose s'était formalisée d'une réflexion anodine de David et le

ton était vite monté entre eux. Le père de David avait explosé :

— Nom de Dieu, s'était-il écrié, vous êtes donc incapables de trouver un terrain d'entente, tous les deux ! Ce n'est pas de ça que j'ai envie quand je rentre à la maison le soir. Si je veux de la tension et des disputes, j'ai tout ce qu'il me faut au travail.

Assis sur sa chaise haute, Georgie s'était mis à pleurer.

— Et voilà ! Regarde ce que tu as fait... dit Rose en jetant sa serviette sur la table et en allant s'occuper du bébé.

Le père de David se prit la tête dans les mains.

— Ah, c'est ma faute, maintenant !

— Ce n'est pas la mienne, riposta Rose.

Dans un même mouvement, ils se tournèrent vers David.

— Quoi ? C'est moi, peut-être ? Très bien !

Il quitta la table et sortit en trombe de la cuisine, laissant son repas inachevé. Il avait encore faim mais le ragoût n'était qu'un mélange de légumes parsemés de quelques pauvres morceaux de mauvaise saucisse pour rompre la monotonie du plat. Il savait qu'il devrait finir son assiette le lendemain mais il s'en moquait. Ça ne pourrait pas être pire réchauffé que ça ne l'était déjà. Tout en commençant à monter dans sa chambre, il s'attendait à entendre la voix de son père lui ordonner de retourner à sa place pour finir son assiette mais personne ne le rappela. Il se retrouva bientôt assis sur son lit à ruminer. Il avait hâte que les vacances d'été s'achèvent. Son père lui avait trouvé une place dans une école non loin de la ferme, ce serait toujours mieux que passer toutes ses journées en compagnie de Rose et de Georgie.

David voyait de moins en moins le Dr Moberley car personne n'avait le temps de l'emmener à Londres. De toute façon, les crises semblaient s'être arrêtées. Il avait cessé de tomber par terre et de perdre conscience. Mais à présent, quelque chose de beaucoup plus étrange et troublant se

produisait, plus étrange encore que les murmures des livres auxquels David avait fini par s'habituer.

Il vivait des rêves éveillés. C'était la seule façon qu'il avait trouvée pour décrire ce phénomène. Cela ressemblait à un de ces moments où, tard le soir, on est en train de lire ou d'écouter la radio lorsque, terrassé par la fatigue, on s'assoupit un bref instant. On se met alors à rêver mais, comme on ne se rend pas compte que l'on s'est endormi, le monde paraît tout à coup extrêmement bizarre. David était occupé à lire dans sa chambre, ou à jouer, ou à se promener dans le parc, et soudain tout se mettait à vibrer autour de lui. Les murs disparaissaient, le livre lui tombait des mains, le jardin était remplacé par des collines et de grands arbres gris. Il se trouvait alors dans un nouveau pays, un lieu crépusculaire traversé d'ombres et de vents glacés où flottaient des odeurs d'animaux sauvages. Parfois, il entendait même des voix. Dès qu'elles l'appelaient, il avait l'impression de les reconnaître mais, quand il tentait de se concentrer sur elles, la vision se dissipait et il revenait dans son monde.

Le plus extraordinaire était qu'une de ces voix ressemblait à celle de sa mère. C'était celle qui parlait le plus fort et le plus clairement. Elle appelait David du fond de l'obscurité. Elle l'appelait et lui disait qu'elle était en vie.

Les rêves éveillés se manifestaient avec le plus d'acuité lorsqu'il se trouvait près du jardin creux, mais David les trouvait si perturbants qu'il prenait garde à rester à distance de cette partie du parc. À vrai dire, il se sentait si troublé par ses rêves qu'il aurait voulu en parler au Dr Moberley, si seulement son père avait pu trouver le temps de lui prendre un rendez-vous. Peut-être David en profiterait-il pour évoquer aussi les murmures des livres... Les deux étaient peut-être liés, d'ailleurs. Mais David se rappelait les questions du docteur à propos de sa mère et le risque d'être « mis à l'écart ». Quand David lui expliquait combien sa mère lui manquait, le Dr Moberley lui répondait en parlant de la douleur, de la perte, de ce que ces

sentiments avaient de naturel et du besoin, pourtant, de les surmonter. Mais ressentir de la tristesse quand sa mère mourait était une chose ; entendre sa voix s'élever comme une plainte de la pénombre du jardin creux, derrière un mur de briques écroulé, pour lui annoncer qu'elle était encore en vie était autrement plus incroyable. David se demandait comment le Dr Moberley réagirait à cet aveu. Il ne craignait pas d'être mis à l'écart mais ses rêves l'effrayaient. Il voulait y mettre un terme.

C'était l'une des dernières journées à la maison avant la rentrée scolaire. Fatigué de rester enfermé, David partit se promener dans la forêt à l'arrière du domaine. Il ramassa une longue branche avec laquelle il se mit à faucher les hautes herbes. Il trouva une toile d'araignée dans un buisson et tenta de faire sortir la bête en l'appâtant avec de petits bouts de bois. Il en lâcha un tout près du centre de la toile mais rien ne se passa. David comprit pourquoi : le bout de bois ne bougeait pas. Or, c'était les mouvements des insectes tentant de se dégager de la toile qui alertaient l'araignée. David en conclut que les araignées avaient sans doute une intelligence bien supérieure à celle que l'on prêtait d'ordinaire aux créatures aussi petites.

Il se retourna vers la maison et vit la fenêtre de sa chambre. Le lierre recouvrait presque entièrement son châssis, accentuant l'impression que la mansarde se fondait dans la nature. De cette distance, il remarqua que le lierre était plus dense autour de sa fenêtre alors qu'il avait presque entièrement épargné les autres fenêtres de la façade. Il ne s'était pas non plus étendu aux parties basses des murs, comme à l'accoutumée, mais s'était élancé droit vers la fenêtre de David en un long sillon étroit. Comme la tige de haricot du conte qui menait Jack au géant, le lierre semblait savoir exactement où il devait aller.

Tout à coup, il y eut un mouvement à l'intérieur de la chambre. David vit une silhouette passer devant la vitre, vêtue

d'habits vert sombre. Un instant il pensa qu'il s'agissait de Rose, ou bien de Mme Briggs. Mais il se rappela aussitôt que Mme Briggs était descendue au village, et que Rose n'entrait que rarement dans sa chambre, en lui demandant à chaque fois la permission. Ce n'était pas non plus son père. La personne qui se tenait derrière la vitre n'avait pas la même corpulence. Du reste, pensa David, quelle que soit la personne qui se trouvait dans sa chambre, elle n'avait pas une corpulence normale du tout. C'était une silhouette légèrement recroquevillée, comme si son corps, à force de se faufiler partout, avait fini par se déformer, sa colonne vertébrale par s'incurver et ses bras par ressembler à des branches tordues. Les doigts crochus paraissaient prêts à arracher tout ce qui se présenterait à eux. Le personnage avait un nez mince et arqué, et il portait un chapeau tordu. Un instant il disparut avant de revenir devant la vitre, tenant dans ses mains un livre de David qu'il commença à feuilleter. Il sembla tomber sur un passage intéressant et se mit à le lire.

C'est alors que David entendit Georgie pleurer dans sa chambre. Le personnage lâcha le livre et tendit l'oreille. David vit ses doigts s'étirer dans l'air, comme si Georgie était suspendu devant lui telle une pomme prête à être cueillie sur la branche. Il semblait s'interroger sur la marche à suivre car il porta la main gauche à son menton affûté et se mit à le frotter doucement. Pendant qu'il réfléchissait, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de la forêt. En apercevant David, il resta une fraction de seconde comme paralysé avant de se jeter au sol mais David eut le temps de voir deux yeux d'un noir charbonneux sertis dans un visage si pâle et si mince qu'on aurait pu le croire soumis au supplice de l'écartèlement. La bouche était très large et les lèvres foncées, très foncées, comme un vieux vin aigre.

David courut en direction de la maison. Il se précipita dans la cuisine, où son père était plongé dans la lecture du journal.

— Papa ! Il y a quelqu'un dans ma chambre !

Son père leva sur lui un regard étonné.

— Comment cela ?

— Il y a un *homme* là-haut, insista David. Je me promenais dans la forêt et, quand j'ai regardé la fenêtre de ma chambre, il était là. Un homme avec un chapeau et un visage très long. Quand il a entendu le bébé pleurer, il a cessé de faire ce qu'il faisait et il a écouté. Quand il a vu que je l'avais repéré, il a essayé de se cacher. S'il te plaît, papa, tu dois me croire !

Les sourcils de son père se froncèrent.

— David, si c'est une plaisanterie... dit-il en posant le journal.

— Oh, non ! Je t'assure !

David suivit son père dans l'escalier, toujours armé de sa branche. La porte de sa chambre était fermée et son père marqua une pause avant poser la main sur la poignée, qu'il tourna. La porte s'ouvrit.

Pendant une seconde, rien ne se produisit.

— Tu vois, fiston, il n'y a rien...

Quelque chose frappa le père de David en plein visage, lui arrachant un cri violent. La chambre s'emplit d'un battement d'ailes paniqué et une étrange créature se mit à heurter les murs et la fenêtre avec un bruit sourd. Une fois la surprise initiale dissipée, David hasarda un coup d'œil derrière son père et comprit que l'intruse était une pie qui tentait de s'échapper dans un tourbillon de plumes blanches et noires.

— Reste dehors et ferme la porte ! lui lança son père. Ce sont des oiseaux vicieux !

David obéit, même s'il était encore effrayé. Il entendit son père ouvrir la fenêtre et crier pour faire partir la pie en la forçant à s'échapper par l'ouverture. Enfin, il n'entendit plus l'oiseau et son père ouvrit la porte. Il avait le visage légèrement en sueur.

— Eh bien, quelle frayeur elle nous a faite !

David examina sa chambre. Quelques plumes jonchaient le sol mais rien d'autre. Plus aucun signe du volatile – ni du petit homme étrange qu'il avait surpris. Il se posta devant la fenêtre : la pie était perchée sur le mur effondré du jardin creux. Elle semblait le fixer du regard.

— Ce n'était qu'une pie, conclut son père. C'est ça que tu as vu...

David eut envie de discuter mais il savait que, s'il continuait de dire qu'autre chose était entré dans sa chambre, quelque chose de plus gros et de beaucoup plus vicieux qu'une pie, son père le traiterait d'imbécile. Et pourtant... les pies ne portaient pas de chapeau et n'essayaient pas de s'emparer des bébés en larmes. David avait vu les yeux de la créature, son corps difforme, ses longs doigts avides.

Il observa à nouveau le jardin creux. La pie s'était envolée. Son père soupira avec emphase.

— Tu n'es toujours pas convaincu que c'était juste une pie, n'est-ce pas ?

Il s'accroupit et vérifia sous le lit. Il ouvrit le placard et inspecta la salle de bains voisine. Il regarda même derrière les étagères, dans cet espace où David avait juste la place de glisser une main.

— Tu vois ? lui dit son père. Ce n'était qu'un oiseau.

Mais, devant l'air perplexe de son fils, tous deux se lancèrent dans la fouille des pièces du dernier étage, puis de celles des étages inférieurs, jusqu'à ce que preuve soit faite que les seules personnes présentes dans la maison étaient Rose, le bébé, David et son père. Ce dernier repartit dans la cuisine finir son journal et David regagna sa chambre. Il ramassa un livre tombé par terre, près de la fenêtre. C'était l'un des recueils de Jonathan Tulvey. Il était ouvert à la page du *Petit Chaperon rouge*. Le conte était illustré par un dessin montrant le loup surplombant la petite fille, les griffes couvertes du sang de Mère-Grand, les crocs prêts à déchiqueter sa proie. Quelqu'un, vraisemblablement Jonathan, avait

couvert le visage du loup de hachures au crayon de papier, comme si la menace qu'il représentait était trop terrible. David ferma le livre et le rangea sur son étagère. À cet instant, il remarqua le silence dans sa chambre. Aucun murmure. Tous les livres se taisaient.

Sans doute une pie aurait-elle pu faire tomber ce livre, raisonna David, mais pas entrer dans une pièce dont la fenêtre était fermée. Quelqu'un d'autre était venu, il en était persuadé. Dans les anciens contes, les personnages se métamorphosaient sans cesse – ou étaient transformés – en mammifères ou en oiseaux. L'Homme Biscornu n'avait-il pas pu se métamorphoser en pie pour éviter d'être découvert ?

Cependant, il ne s'était pas enfui trop loin, oh non. Il avait volé jusqu'au jardin creux, puis il avait disparu.

Cette nuit-là, étendu dans son lit, hésitant entre la veille et le sommeil, David entendit la voix de sa mère s'élever des ombres du jardin creux, l'appeler par son nom, le supplier de ne pas l'oublier.

Et David sut que le moment était venu d'entrer dans ce lieu et d'affronter ce qui s'y cachait.

IX

OÙ IL EST QUESTION DES SIRES-LOUPS ET DE LEUR ORIGINE

David se posta devant l'une des fenêtres à barreaux tandis qu'une chaude lueur orangée se répandait dans la petite chaumière. Le Garde Forestier s'était assuré que les verrous de la porte étaient bien en place et que les loups s'étaient enfuis avant d'entasser les bûches dans la cheminée en pierre et d'allumer un feu. Rien en lui ne laissait deviner si les récents événements l'avaient troublé. Pour tout dire, il semblait étonnamment calme, et ce calme avait en partie gagné David – lui qui aurait dû être terrifié, traumatisé même. Après tout, des loups doués de la parole venaient de le menacer, il avait assisté à l'attaque de lierres vivants et le crâne calciné d'un mitrailleur allemand à moitié rongé par des crocs acérés avait atterri à ses pieds. Pourtant, il semblait simplement déconcerté, curieux – rien de plus.

Les doigts et les orteils de David se mirent à le démanger, et son nez commença à couler. La chaleur s'emparait de la chaumière. Il retira le manteau du Garde Forestier, s'essuya le nez sur la manche de sa robe de chambre puis se sentit quelque peu honteux de ce geste. Car cette robe de chambre était déjà dans un état suffisamment piteux pour ne pas l'aggraver. Il en allait de même de sa pantoufle et de son

pantalon de pyjama déchiré et boueux. En comparaison, sa veste de pyjama paraissait presque flambant neuve.

La fenêtre devant laquelle il se tenait était fermée par des volets internes, derrière les barreaux. Une mince fente horizontale permettait aux habitants de la chaumière de voir ce qui se passait dehors. Par cette fente, David vit les dépouilles des loups traînés vers la forêt. Derrière certains cadavres se dessinait un sillage sanglant.

— Ils sont de plus en plus hardis et de plus en plus rusés, commenta le Garde Forestier en s’approchant de David. Ça les rend encore plus difficiles à tuer. Il y a un an, ils ne se seraient jamais risqués à m’attaquer ou à s’en prendre à quelqu’un que je protégeais. Aujourd’hui, ils sont plus nombreux que jamais et chaque jour qui passe les voit se multiplier davantage. Tôt ou tard ils mettront leur menace à exécution et tenteront de s’emparer du royaume.

— Le lierre les a attaqués !

David n’en croyait toujours pas ses yeux.

— La forêt – cette forêt, en tout cas – a ses propres moyens de défense. Ces bêtes sont des créatures contre nature, elles sont une menace à l’équilibre des choses. La forêt ne veut pas d’elles. Si elles existent, c’est à cause du roi, je pense, et du déclin de ses pouvoirs. Ce monde est en train de s’effondrer et, jour après jour, il devient plus étrange. Les Sires-Loups sont, pour l’instant, ses créatures les plus dangereuses, car ils sont tiraillés entre deux forces antagonistes : le pire de l’homme et le pire de l’animal.

— Les Sires-Loups ? C’est le nom de ces bêtes-là ?

— Ce ne sont pas des loups, même si les loups les suivent en meute. Ce ne sont pas des hommes, même s’ils marchent sur deux pattes quand cela les arrange. Même si leur chef arbore des bijoux et des vêtements élégants. Il se fait appeler Monarque, il est aussi intelligent qu’ambitieux, aussi rusé que cruel. Maintenant, il veut partir en guerre contre le roi. J’ai entendu les histoires des voyageurs qui ont traversé ces

bois. Ils parlent d'immenses meutes qui écument la contrée. Des loups blancs venus du nord, des loups noirs venus de l'est... Tous répondent à l'appel de leurs frères, les loups gris, et de leurs chefs les Sires-Loups.

Et, assis devant le feu de cheminée, David écouta le Garde Forestier lui raconter une histoire.



Premier récit du Garde Forestier

Il était une fois une petite fille qui vivait aux abords de la forêt. Elle était vive et maligne, et portait une cape rouge pour être facilement retrouvée si elle se perdait pendant ses promenades, car le rouge se distingue facilement parmi les arbres et les buissons. Au fil des ans, elle cessa peu à peu d'être une petite fille pour devenir une jeune fille, et chaque jour la rendait plus belle encore. Nombreux étaient les prétendants qui désiraient l'épouser mais elle leur refusait toujours sa main. Aucun d'eux n'était assez bien pour elle. Elle était plus intelligente que tous les hommes qu'elle rencontrait et aucun n'aiguillonnait assez son esprit.

Sa grand-mère vivait dans une chaumière au cœur de la forêt. La jeune fille lui rendait très souvent visite. Elle apportait toujours dans son panier du pain et de la viande et restait un moment auprès d'elle. Pendant que sa grand-mère dormait, la jeune fille en rouge aimait se promener parmi les arbres, goûter les fraises sauvages et les fruits de la forêt. Un jour, tandis qu'elle pénétrait dans un bosquet ombragé, un loup survint. Méfiant, il tenta de passer sans se faire remarquer, mais les sens de la jeune fille étaient trop affûtés. Elle vit le loup, elle le regarda dans les yeux et elle tomba amoureuse de l'étrangeté qu'elle y découvrit. Quand il partit, elle le suivit, s'enfonçant dans la forêt plus loin que ses pas l'avaient jamais portée. Le loup essayait de la semer lorsque le sentier disparaissait ou qu'aucune trace ne permettait de le retrouver mais elle était trop rapide pour lui, et la poursuite continua pendant plusieurs kilomètres. Enfin, lassé d'être suivi, le loup se retourna pour faire face à la jeune fille. Il montra les crocs, grogna en signe d'avertissement, mais elle n'avait pas peur.

— *Joli loup, murmura-t-elle, tu n'as rien à craindre de moi.*

Elle tendit la main et la posa sur la tête de l'animal. Elle passa les doigts dans son pelage et l'apaisa. Et le loup vit combien ses yeux étaient beaux (pour mieux le regarder), ses mains lisses (pour mieux le caresser) et ses lèvres douces et rouges (pour mieux le goûter). La jeune fille se pencha vers lui et l'embrassa. Elle retira sa cape rouge, posa le panier rempli de fleurs et s'étendit au côté du loup. De leur union naquit une créature qui tenait plus de l'homme que du loup. Ce fut le premier des Sires-Loups, Monarque, et nombreux furent ceux qui naquirent après lui. D'autres femmes tombèrent dans le piège, attirées par la jeune fille à la cape rouge. Elle se promenait dans la forêt et promettait aux femmes qu'elle rencontrait de délicieuses baies bien juteuses, une eau de source si pure qu'elle redonnerait toute sa jeunesse à leur peau. D'autres fois elle se rendait à l'orée d'une ville ou d'un village et attendait qu'une femme se présente pour l'attirer dans les bois en poussant des cris de détresse.

Mais d'autres femmes la suivaient de leur plein gré, car il est des femmes qui rêvent de s'unir à des loups.

Aucune n'en revint jamais. Les Sires-Loups finissaient toujours par se retourner contre celles qui leur avaient donné la vie et les dévoraient au clair de lune.

Telle est l'origine des Sires-Loups.



Quand il eut fini de raconter son histoire, le Garde Forestier alla ouvrir un coffre en bois dans un coin de la salle, près du lit, et en tira une chemise, un pantalon et des chaussures. La chemise avait la bonne taille pour David mais le pantalon était un peu trop long et les chaussures un peu trop larges. Une paire supplémentaire de chaussettes en laine rugueuse remédia au problème. Les chaussures en cuir n'avaient manifestement pas été portées depuis de nombreuses années. David se demanda d'où elles venaient car, à l'évidence, il s'agissait de chaussures d'enfant, mais quand il posa la question au Garde

Forestier, ce dernier lui tourna le dos pour leur préparer un repas à base de pain et de fromage.

Pendant qu'ils mangeaient, le Garde Forestier interrogea plus précisément David sur les circonstances de sa venue dans la forêt et sur le monde qu'il avait quitté. Il y avait beaucoup à dire mais le Garde Forestier semblait moins intéressé par les histoires de guerre et de machines volantes que par l'histoire de David, de sa famille et de sa mère.

— Tu dis que tu as entendu sa voix. Pourtant elle est morte. Alors comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas, répondit David. Mais c'était elle. J'en suis sûr.

Le Garde Forestier semblait sceptique.

— Il y a bien longtemps que je n'ai plus vu de femme dans les parages. Si elle est venue dans cette forêt, elle a dû trouver un autre passage pour retourner dans son monde.

À son tour, le Garde Forestier expliqua à David dans quel endroit ils se trouvaient tous les deux. Il lui parla du roi, qui régnait depuis une éternité mais qui, en vieillissant, avait perdu tout pouvoir sur son royaume et vivait désormais reclus dans son château, vers l'est. Le Garde Forestier parla encore des Sires-Loups, de leur désir de régner sur les autres comme, avant eux, l'avaient fait les hommes, et aussi des nouveaux châteaux qui étaient apparus aux confins du royaume, des lieux obscurs où le Mal attendait son heure.

Il parla également du Tricheur, un être sans nom qui ne ressemblait à aucune autre créature du royaume car même le roi le redoutait.

— C'est un homme biscornu ? demanda brusquement David. Est-ce qu'il porte un chapeau tordu ?

Le Garde Forestier cessa de mâchonner son pain.

— Et comment sais-tu cela ?

— Je l'ai vu. Il était dans ma chambre.

— C'est lui. C'est un voleur d'enfants. Et on ne revoit jamais ceux qui tombent entre ses mains.

Il y avait quelque chose de si triste et de si hostile dans la voix du Garde Forestier quand il parlait de l'Homme Bis-cornu que David se demanda si Monarque, le chef des Sires-Loups, ne s'était pas trompé. Peut-être le Garde Forestier avait-il eu, jadis, une famille, une famille à qui il était arrivé quelque chose d'horrible. Et c'est pour cette raison qu'il vivait à présent dans une complète solitude.

**Une presse enthousiaste
pour ce roman traduit dans 21 pays**

« Un hommage aux livres et à leur influence sur nos vies. »
New York Times

« Connolly renvoie le lecteur à son enfance,
époque bénie où il s'inventait des mondes merveilleux.
Chaudement recommandé pour tout type de public. »
Library Journal

« Un roman extraordinaire. »
Jeffery Deaver

« Une intrigue qui vous captive et vous émeut,
qui vous enchante et vous hante
longtemps après avoir refermé ce livre. »
The Independent

« Un pari audacieux,
un virage réussi pour John Connolly. »
Los Angeles Times

Pour découvrir le roman, retournez ce livre...